

Secret et recherche

Petit, André

Veröffentlichungsversion / Published Version
Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Petit, A. (2013). Secret et recherche. *ESSACHESS - Journal for Communication Studies*, 6(2), 25-43. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-374701>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC Licence (Attribution-NonCommercial). For more information see:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0>

Secret et recherche

André PETITAT
Professeur des universités, Université de Lausanne,
SUISSE
andre.petitat@unil.ch

Résumé : Les postures du secret et du dévoilement maintiennent nos dynamiques relationnelles ordinaires entre partage et non partage. La science, qui est devenue la forme dominante de la connaissance, vise un partage rationnel et empirique des connaissances. Dans ce but, elle articule des langages si possible univoques, des espaces de délibération rationnelle, des dispositifs techniques et les ressources de l'imaginaire. Cette activité rencontre d'autres logiques nommées pouvoir, prestige, statut, profit, clientèle, adhésion aveugle et vérité révélée, dans lesquelles les postures du secret s'invitent massivement. Les codes de déontologie tentent de réguler ce mixage de logiques contradictoires en fixant les normes des échanges scientifiques, en rappelant les droits de la personne et notamment des sujets observés, en protégeant les conditions de travail du chercheur, en préservant son autonomie à l'égard des financeurs et des décideurs et en assurant la diffusion de ses résultats.

Mots-clés : secret, recherche, société, déontologie, symbolique

Secret and research

Abstract: The postures of secrecy and revelation maintain our common relational dynamics between sharing and not sharing. Science, which has become the dominant form of knowledge, is a rational and empirical knowledge sharing. For this purpose, the knowledge articulates languages, if possible unambiguous, spaces of rational deliberation, technical devices and resources of the imagination. This activity meets other logics called power, prestige, status, profit, customer, blind adherence and revealed truth, in which the postures of secret invite themselves

massively. The codes of ethics attempt to regulate this mix of contradictory logics by setting standards of scientific exchanges, recalling the person rights and particularly the subjects observed rights, protecting the working conditions of the researcher, preserving its autonomy from funders and policy makers, and ensuring the dissemination of its results.

Keywords: secret, research, society, deontology, symbolic

Introduction

Voilà deux termes qui sur le fond sont irréconciliables. Pour progresser comme connaissance universellement partagée, la science ne peut pas admettre le secret comme moteur principal. Qu'un laboratoire ou un État cache passagèrement et stratégiquement certains résultats est relativement courant. Mais si la dissimulation prenait le dessus, cela alimenterait une fragmentation en chapelles centrées sur le partage exclusif de connaissances exclusives.

L'histoire des sciences est pleine de conflits entre des convictions différentes. Ces divergences trouvent habituellement un terme, l'accumulation des arguments et des preuves empiriques faisant basculer la communauté scientifique d'un côté ou d'un autre de façon durable. Cette dynamique de transformation des croyances scientifiques est indissociable d'un espace public où les arguments et les preuves reproductibles peuvent s'affronter et s'évaluer de façon relativement libre et autonome. Lorsque cet espace argumentatif tombe sous la coupe de pouvoirs religieux, d'idéologies politiques ou de factions scientifiques conservatrices, alors il s'ensuit des blocages plus ou moins longs, comme ce fut le cas lors du rejet de la théorie des germes ou lors des divagations « prolétariennes » de Lyssenko.

La révolution scientifique, entre Copernic et Newton, est intervenue dans des conditions historiques bien particulières. Sans s'attarder sur ce moment décisif, rappelons la configuration d'éléments qui l'ont favorisée. Elle comprend notamment : l'imprimerie, qui a permis aux hommes de science de se jouer des gardiens du dogme et d'établir une communauté d'échange à distance ; les fractures religieuses, qui ont affaibli l'Église ; l'importance stratégique des techniques et leur poids dans les rapports entre États (navires, armes à feu, horloges, etc.), qui a suscité des demandes et des encouragements ; les logiques nouvelles introduites par le capitalisme (en termes de comptabilité, de valeurs d'échange, d'objectivation de la nature et d'autrui, etc.), qui ont érodé les valeurs traditionnelles ; le rôle enfin de certains courants philosophiques comme le néoplatonisme. Je ne peux ici que renvoyer aux nombreux travaux historiques qui se sont penchés sur la question (Koyré, 1963, Osler, 2000, Cohen, 2010).

La science est devenue la forme dominante de la connaissance et elle fait l'objet de nombreuses pressions (États, partis politiques, entreprises et autres groupes) qui orientent les politiques de recherche et les affectations de crédits. Les conflits internationaux génèrent une course au perfectionnement des armes sous le sceau de la secrète défense (hier bombe atomique, aujourd'hui drones et robots). Les scientifiques eux-mêmes se livrent à une concurrence importante portant sur les subventions, les publications, les promotions, les échanges, les prix scientifiques et autres reconnaissances par les pairs, concurrence qui mobilise évidemment de nombreuses figures du secret et de la publicité¹.

L'activité scientifique est une activité éminemment sociale visant à produire des descriptions et des explications *partagées* sur la base de l'argumentation et de l'expérience. Mais cet idéal du partage rationnel et empirique, où le secret ne trouve en principe pas d'ombre où se cacher, rencontre inévitablement d'autres idéaux, ceux du pouvoir, des clientèles, du profit, du prestige, de l'adhésion aveugle, de la vérité révélée, c'est-à-dire des logiques où le secret s'invite massivement. L'histoire des sciences physique, biologique et humaines ne manque pas de concurrences mesquines, de données inconfortables laissées de côté, de tricheries, de plagiat, de stratégies de séduction pour obtenir des fonds, de diffamations *soft* ou *hard* pour en priver un adversaire, de déformations des propos d'autrui, etc.

À ces multiples interférences, dont aucun laboratoire n'est à l'abri, il faut ajouter les situations où certaines postures du secret s'invitent dans les dispositifs mêmes de la recherche. Pour le comprendre, il faut prendre en compte la nature de l'objet de recherche.

1. L'espace de voilement/dévoilement

Le secret renvoie à une asymétrie épistémique : l'un sait (ou certains savent) alors que l'autre (ou les autres) ignore. De façon plus générale, comme le résume élégamment Simmel, le secret est une « limitation de la connaissance réciproque ». Cette limitation est plus ou moins consciente ou inconsciente. Le mensonge en fait partie. Le secret existe aussi bien au niveau sensible (soustraire à la perception, déguiser, suggérer, simuler, faire semblant...) qu'au niveau symbolique (ne pas dire, exagérer, définir inadéquatement de la situation...). Les acteurs articulent les deux niveaux, en essayant d'éviter les fausses notes (Goffman, 1973). Soulignons d'emblée que la modulation de la connaissance réciproque ne se limite pas à la dimension épistémique, mais qu'elle s'étend aux autres objets d'échange : aux affects (exprimer ou ne pas exprimer son attirance, son aversion, sa réticence,...), aux rapports de pouvoir, aux biens, etc.

¹ Selon Titus, Wells and Rhoades (2008), de l'*Office Research of Integrity* (USA), « 2% des chercheurs reconnaissent avoir eu au moins une fois des comportements relevant de l'inconduite scientifique ».

On peut définir aussi avantageusement le secret en l'opposant au dévoilement dans un espace à trois dimensions : caché/montré, déformé/non déformé, licite/illicite (Petitat, 1998). Cet espace symbolique de voilement/dévoilement prolonge à un niveau supérieur un trait typique des interactions biologiques : dès qu'il y a vie et concurrence pour la vie, un jeu d'attaques, de défenses et de solidarités se met spontanément en place, que ce soit en termes de clefs et de serrures moléculaires ou en termes de comportement. Cette filiation se double évidemment de ruptures. La plus importante est l'émergence de la dimension morale : un certain nombre de postures sont condamnées, d'autres sont valorisées, avec des variantes culturelles. Tout dire n'est pas souhaitable. Certains mensonges sont exécrables, d'autres sont bienvenus. Sans cette régulation du voilement/dévoilement, la vie sociale serait impossible. Si tout le monde ment systématiquement, la communication s'effondre. Si tout est transparent, elle devient difficile également. Les extrémités de cet espace ne sont en fait pas viables².

2. La révolution symbolique et la virtualité du non partage

Cette remarque nous fait prendre conscience d'un glissement très important entre les niveaux biologique et symbolique. Au premier niveau, les jeux du secret s'imposent surtout entre les espèces. Avec la révolution symbolique, ils deviennent avant tout une réalité intraespèce. Il s'agit-là d'un glissement majeur, relevé depuis longtemps par le proverbe *l'homme est un loup pour l'homme*. Toutes nos interactions sont marquées par les jeux du secret et du dévoilement. La révolution symbolique est donc loin de mettre entre parenthèses la lutte pour la vie. En multipliant les cultures et les différences intraculturelles, elle exacerbe la concurrence entre acteurs et entre communautés d'acteurs. Et, en même temps, elle offre des moyens pour limiter cette concurrence en condamnant ses formes les plus dévastatrices. Entre partage et non partage, différence et identité, la tension est sans fin.

Ce qui distingue le signe du signal comportemental c'est en fait la *virtualité intraespèce du non partage*. Il est relativement rare qu'un signal biologiquement enraciné soit instrumentalisé pour des fins personnelles (p. ex. un signal d'alarme lancé pour faire fuir ses congénères et s'approprier une source de nourriture). Avec l'avènement du signe, cette possibilité est en revanche à la portée de chacun. D'une part, l'arbitraire du signe ouvre sur la multiplication des cultures et des sous-cultures, donc sur une dynamique du partage et du non partage ; d'autre part, le lien non nécessaire entre signe et référent autorise toutes les déformations et les

² *Postures négatives du voilement* : mensonge, trahison, hypocrisie, délation, diffamation, intrigue, piège, non-dit mensonger, déguisement trompeur ; *postures positives du voilement* : pieu mensonge, canular, masque ludique, non-dit autorisé, discrétion, respect de l'intimité, pudeur ; *postures négatives du dévoilement* : exagération, vantardise, parodie, affectation, indécence, ostentation, indiscretion, dévoilement brutal ; *postures positive du dévoilement* : parabole, ironie ludique, litote, euphémisme, authenticité, confiance, vérité, aveu, confidence, confondre, innocenter, etc. (cf. Petitat, 1998, p. 89-90).

mensonges, ce qui en fait un instrument incomparable de non partage, de différences et de conflits. Le partage, dans cette configuration, ne peut être que le résultat d'un travail de Sisyphe permanent. Les outils symboliques ordinaires qui inclinent au non partage sont identiques à ceux que nous mobilisons laborieusement pour le partage. C'est pourquoi, dès le début de la révolution scientifique, l'idée de langages univoques, logico-mathématiques, en rupture avec la plurivocité ordinaire, s'est imposée comme la voie royale vers un dépassement scientifique du non partage.

3. La science comme procédures de dépassement rationnel et empirique du non partage

La force et la ruse réfléchies sont historiquement les premiers outils régulateurs pour stabiliser un ordre symbolique qui échappe aux enracinements biologiques (s'allier pour prendre le pouvoir, privilégier ses alliés lors du partage de nourriture, bénéficier de l'intervention du dominant quand on est attaqué, etc.). Les développements du signe et du langage ajoutent simultanément d'autres possibles interactifs et d'autres outils régulateurs : savoir raconter, imposer une version, construire une mémoire du groupe. Les acquisitions les plus spectaculaires sont celles du mensonge et de son contraire la vérité. Elles font de la définition de la réalité un champ de bataille perpétuel, ouvrent des applications infinies aux postures du secret et rendent problématique l'émergence d'un partage scientifique.

Une deuxième caractéristique de l'univers symbolique rend également improbable le déploiement des pratiques scientifiques. Les représentations symboliques du monde réel se développent en relation avec l'apparition de mondes parallèles imaginaires : mondes du faire semblant, du rêve, de la fiction, des croyances religieuses, du mensonge et de l'utopie (James, 1901). Or ces mondes interfèrent. Nous construisons de multiples ponts entre eux, pour donner au rêve une signification, pour explorer fictionnellement des virtualités, pour inventer le point de vue des dieux, pour changer le faux en vrai et inversement, pour nier l'état présent des choses et faire advenir un possible (Petitat, 2009). Cette pluralité des mondes n'est pas faite pour réduire les écarts que les représentations accusent spontanément par rapport au réel lorsqu'elles prétendent le représenter. En fait, les chances de l'écart sont infiniment plus grandes que celles de l'adéquation.

Ceci dit, la révolution symbolique nous a aussi donné des outils pour nous acheminer vers des représentations moins déconnectées de la réalité. Voici quelques aspects de ce que l'on peut appeler les conditions anthropo-cognitives du savoir scientifique.

Tout d'abord, le fait de devoir continûment faire des hypothèses sur l'état mental invisible d'autrui nous a prédisposés à faire des hypothèses sur ce qui échappe à nos perceptions. Les progrès dans notre connaissance de la nature doivent probablement

beaucoup à la complexification de nos interactions avec autrui³. Mettre à jour des processus sous-jacents au-delà de nos perceptions nécessite des capacités symboliques analogues à celles que nous mobilisons pour comprendre les autres et déployer nos postures du secret et du dévoilement (Byrne, Whiten, 1988).

Deuxièmement, sciences et techniques ne peuvent se développer qu'en s'appuyant sur de puissantes capacités imaginatives, ces mêmes capacités qui génèrent des rêves incompréhensibles, des croyances identitaires têtues, des dieux invisibles devant lesquels les humains tombent à genoux, des mensonges et des habiletés rhétoriques pour s'imposer aux plus crédules (Harris, 1991). C'est la complexité du monde qui l'exige, pour inventer la bonne technique d'exploration, la définition qui modifie le regard, le modèle mathématique adéquat, des mesures partageables et vérifiables, etc. Notons d'ailleurs que la révolution scientifique n'a nullement freiné l'expansion des mondes du faire semblant, de la fiction, du mensonge et de l'utopie. C'est le contraire qui est vrai. Depuis le 17^e siècle, ces mondes imaginaires ont explosé et, aujourd'hui encore, nombre de penseurs se demandent si le virtuel ne va pas engloutir le réel. C'est peut-être difficile à admettre, mais les soubassements épistémiques de la science sont les mêmes que ceux de l'imaginaire et du secret.

Un troisième aspect est tout à fait central, c'est la capacité de convenir de règles autonomes, librement consenties, par opposition aux règles hétéronomes, imposées du dehors à l'aide de la force, de la ruse et du contrôle des ressources (Piaget, 1932). Cette faculté permet de réguler l'espace de voilement/dévoilement et en particulier le mensonge. Indépendamment des rapports de force, il devient possible de décider si telle ou telle définition de la réalité est juste ou fausse. Cette capacité, indispensable à un fonctionnement démocratique, où chaque citoyen dispose d'une voix indépendamment de sa force et de sa richesse, est aussi indispensable à une pratique scientifique, où la supplantation d'un énoncé par un autre ne doit pas dépendre d'autres considérations que celles de la raison et des résultats d'expérience. Cette capacité est acquise depuis longtemps, mais sa mise en œuvre de façon durable par une communauté de chercheurs a réclamé des conditions sociohistoriques exceptionnelles.

Citons encore un quatrième aspect, qui a trait au développement des connaissances techniques. Celles-ci ont connu des développements remarquables, bien avant la révolution scientifique, en dépit de représentations largement inadéquates. Les premiers hommes de science ont d'ailleurs largement bénéficié des compétences des artisans pour mettre au point les instruments d'investigation dont ils avaient besoin. Le monde des savoir-faire techniques s'est étendu par tâtonnement empirique. Sa logique d'expansion ressemble à la « connaissance »

³ La thèse de l'intelligence machiavélique prend à revers le schéma rousseauiste, repris par le marxisme, celui des rapports changeants à la nature qui induisent des transformations dans les interactions sociales.

incorporée d'un organisme vivant. Une technique marche ou ne marche pas ; elle doit compter avec le couperet de la réalité des processus naturels. Quel que soit l'imaginaire mobilisé, le savoir-faire, pour aboutir, doit respecter ce qu'on a appelé les lois de la nature.

Cette dimension technique est reprise par la science dans ses dispositifs expérimentaux, censés apporter des résultats permettant de valider, invalider, renouveler ou préciser les énoncés théoriques. En bref, les sciences articulent *ressources de l'imaginaire, dispositifs techniques, espaces de délibération rationnelle et langages si possible univoques* dans le but de mettre à jour des processus échappant à notre connaissance ordinaire.

4. Les objets de la science et le secret

Les objets physico-chimiques se combinent et s'influencent selon certaines lois apparemment invariables. Mais ici on ne peut pas parler de limitation de la connaissance réciproque. L'énergie sombre et la matière noire, qui semblent composer plus de 90% de l'univers, ne jouent pas à cache-cache avec les chercheurs. On parle bien de secrets de la nature, mais il s'agit d'une métaphore qui renvoie à notre ignorance, non pas à l'une ou l'autre posture du secret. Laissons donc de côté la physique, ses ondes et ses particules.

Les objets biologiques sont différents car ils se reproduisent selon une information génétique qui constitue une véritable connaissance incorporée et évolutive de l'écologie environnante. On peut à ce niveau déjà parler de limitation, dépourvue de conscience, de la connaissance réciproque. En introduisant dans le vivant des modifications qui rendent telle plante résistante à un parasite, le biologiste lui communique une connaissance supplémentaire, à laquelle le parasite trouvera probablement, par mutations/sélections, une parade⁴. La plupart des épistémologies fonctionnent avec le couple sciences de la nature (biologie y compris)/sciences de la culture. Or, sous l'angle du secret, il est évident qu'il faut accorder aux sciences du vivant une place à part.

La révolution symbolique greffe sa propre forêt culturelle sur le buissonnement biologique. Notons cependant une différence essentielle entre l'univers biologique et l'univers symbolique. Dans le premier, des molécules simples codent des molécules et des constructions complexes alors que dans le second des sons codent du sens. Les deux codes produisent de la complexité, mais le premier reste à l'intérieur du biologique, alors que le second prend appui sur le sensible dépourvu de sens pour

⁴ Comme l'a fortement souligné Michel Serres (2001), l'ingénierie biologique court-circuite l'histoire naturelle, en lançant dans notre biotope des mutations qui auraient nécessité des milliers ou des millions d'années pour se produire, ou qui éventuellement ne se seraient jamais produites. Aux Etats-Unis, en octobre 2013, les Centres fédéraux de contrôle et de prévention des maladies ont estimé à 23'000 les décès annuels dus aux bactéries multi résistantes.

construire du sens, il articule le visible (l'audible) et l'invisible. Du point de vue du secret, il est important de remarquer que les deux codes ne fonctionnent pas de la même façon. Le premier ne comporte ni arbitraire du signe (il n'y a qu'une langue biologique) ni disjonction virtuelle entre signes et référents (une séquence génétique codifiant une protéine ne peut pas renvoyer à une autre protéine). Il en va tout autrement dans la sphère symbolique. Le son et le sens ne sont que conventionnellement reliés. L'enfant voit un éléphant et rigole en prononçant le signifiant [souris] ou [topolino]. Il peut également raconter qu'il a vu un éléphant alors qu'il a vu une souris : le mensonge crée une réalité virtuelle qui ne modifie pas l'événement réel mais la représentation que l'on s'en fait. Plus encore que les codes, c'est le jeu avec les codes et surtout la rapidité du jeu avec les codes qui nous définit symboliquement.

En résumé, les premiers jeux de voilement/dévoilement interviennent dès l'émergence des êtres vivants, bien avant l'apparition de la conscience, aussi bien au niveau moléculaire qu'au niveau des capacités perceptives et motrices, et ils jouent un rôle important dans l'évolution des espèces. L'émergence du symbolique ouvre des virtualités infinies d'ouverture/fermeture à autrui, virtualités dont l'actualisation est soit encouragée soit freinée par des dispositions normatives.

5. Secret, dévoilement et courants de recherche en sociologie

Tous semblables, tous différents, ainsi se présentent, déjà au niveau biologique, les individus d'une même espèce et d'une même variété. Ce principe d'analogie/différence s'observe également au niveau des cultures humaines, quel que soit le niveau que l'on considère, une même aire linguistique, une même sous-culture, un même clan, une même famille, voire un simple couple de jumeaux élevés dans les mêmes conditions. Identités individuelles différenciées et totalités différenciées évoluent de concert, toujours sous tension et en transformation, quoique selon des temporalités variables. Une même action, au sein d'une même culture, peut renvoyer à plusieurs buts, valeurs, motivations et moyens. Il est donc fréquent qu'elle suscite plusieurs interprétations et évaluations. Le malentendu, l'incertitude, le doute, l'ambiguïté, la variabilité sont des constantes des relations sociales. La porte est ainsi ouverte à des jeux incroyablement complexes du secret et du dévoilement (Petitat, 2000).

Qui s'y intéresse ? Cela dépend évidemment de l'angle d'attaque adopté par les différents courants de recherche. Les sciences sociales, malgré des efforts répétés, ne sont jamais parvenues à constituer des langages communs univoques durables, à l'instar des sciences de la nature. La pluralité des tendances, apparemment irréductible, est la caractéristique la plus tenace. Les transformations historiques affectent en profondeur les normes, les institutions, les échanges, les acteurs et le sens des actions, ébranlant rapidement les concepts et les systèmes mis au point par des écoles qui se succèdent. Reprenons par confort les schèmes d'intelligibilité à

l'œuvre dans la recherche en sciences sociales distingués pas Berthelot (1990) : causal, fonctionnel, dialectique, structural, herméneutique et actanciel.

L'approche causale, volontiers taxée de positiviste, est celle qui dérive le plus directement des sciences de la nature, où dominent les conceptions déterministes. Telle cause supposée, tel effet constaté. Une bonne part des travaux sociologiques, notamment ceux qui recourent aux outils statistiques, se livrent à l'analyse des rapports entre variables, en espérant repérer des régularités qui pourraient les orienter vers des rapports de causalité. C'est ainsi qu'avait procédé Durkheim avec le suicide. Dans ce type de démarche, le chercheur ne s'intéresse pas aux postures du secret. Ce qu'il désire avant tout ce sont des variables bien identifiées, avec des critères objectifs, faisant le moins possible appel aux opinions des sujets.

L'approche fonctionnaliste, inspirée notamment par l'étude des systèmes physiologiques, s'intéresse aux rapports du tout et des parties du corps social. Une institution est expliquée par son rôle dans le maintien du système. Les notions de pluralité fonctionnelle et de dysfonctionnement entrent un peu en résonance avec ce qui nous intéresse, car une institution peut proclamer certaines de ses fonctions et en oublier d'autres, les fonctions latentes, qui échappent à la conscience des agents.

Dans *l'approche dialectique*, le chercheur tente de rendre compte d'une nouvelle institution ou d'une nouvelle dynamique sociétale en la présentant comme la résultante d'une contradiction animant le système social antérieur. En situation, sans le recul de l'histoire, seule une avant-garde éclairée parvient à deviner le sens caché en gestation dans le conflit central animant sa société. Les autres acteurs ne réussissent pas à se départir d'une fausse conscience, opposée à la connaissance scientifique et révolutionnaire, la seule en prise sur le mouvement d'abolition de l'état des choses existant. Bourdieu et Passeron (1970) ont repris cette idée d'un chercheur qui débusque les fausses représentations et arme les dominés d'une conscience plus adéquate des mécanismes d'oppression. Dans leur théorie de la reproduction, le groupe dominant impose des significations comme légitimes « en dissimulant les rapports de forces qui sont au fondement de sa force » (1970, p. 18). Il y a donc au centre de cette théorie une double opposition, entre voilement/dévoilement et entre conscient/inconscient. Le chercheur agit sur les représentations, sur les rapports de sens, puisqu'il n'a pas accès aux rapports de force. C'est par ce biais qu'il prétend éclairer l'action des groupes dominés et apporter sa contribution à la production de la société.

Autant l'approche dialectique est centrée sur la production de la société, autant *l'approche structurale* estime que « l'histoire mène à tout, à condition d'en sortir » (Lévi-Strauss, 1962, p. 348). Inspirée de la linguistique, en particulier du rapport arbitraire signifiant/signifié, elle s'intéresse aux oppositions sous-jacentes aux mythes, aux rituels, aux institutions, etc. Il est remarquable que dans son analyse des mythes, Lévi-Strauss s'intéresse aux états plutôt qu'aux processus. Les matrices de

transformation enregistrent les écarts d'un état à l'autre mais négligent les leviers qui rendent possibles leur franchissement et notamment les postures du secret (Petitat, 2005). Même chose plus tard chez Greimas (1983), même quand les termes du célèbre carré sémiotique concernent des postures comme être/paraître et non-être/non-paraître⁵. Notons que les œuvres de fiction, parce qu'elles doivent incarner les glissements d'états dans des personnages singuliers, font un usage très explicite d'opérateurs de transformation, parmi lesquels les opérateurs interactionnels, directement dépendants de l'espace de voilement/dévoilement, occupent une place centrale (Petitat, Baroni, 2000 ; Petitat, 2009).

En fort contraste avec le structuralisme, *l'approche herméneutique* s'intéresse aux écarts de sens eux-mêmes, et non pas à la trame d'oppositions formelles sur laquelle ils se distribuent. L'activité du chercheur consiste à comprendre et interpréter actions, discours, œuvres et institutions, au-delà même des intentions des sujets. Fournir LA bonne interprétation ou la plus complète a été pendant longtemps une ambition partagée par les chercheurs. Les penseurs postmodernes ont beaucoup contribué à ruiner nos prétentions à ce propos. Au récit comme intégration d'éléments hétérogènes fait face un interprète qui est lui-même une unité hétéroclite de contraintes, de choix et de créativité multiples (Petitat, 2006a, 2010). Certes, on ne peut pas dire n'importe quoi d'une oeuvre, mais l'éventail est large et la pluralité interprétative la règle (Eco, 1992). En mettant au centre de ses préoccupations les écarts de sens, l'approche herméneutique, en principe, ne devrait pas délaisser les postures du secret et du dévoilement qui sous-tendent les jeux autour du sens et stimulent leur dynamique évolutive. Toutefois, comme dans l'approche structurale, le travail interprétatif se focalise plus sur les contrastes de signification que sur leurs dynamiques de transformation. Plus, par exemple, sur l'opposition entre accumulation par ascétisme religieux et accumulation pour elle-même que sur ce que cette mutation doit aux postures du voilement discret et du dévoilement ostentatoire⁶.

L'approche actancielle, inaugurée par Max Weber (1971), a généré de nombreux courants sociologiques allant de l'individualisme méthodologique à l'interactionnisme symbolique. Weber distinguait entre différents types de rationalité de l'action selon la finalité, la valeur, la tradition ou le sentiment. Cette catégorisation, parce qu'elle est centrée sur les ressorts/motivations de l'action et non pas sur les stratégies des acteurs, a souvent tenu à l'écart les stratégies de

⁵ Par exemple, dans *Tartuffe*, pour qu'Orgon passe de la représentation d'un Tartuffe chez qui coïncide l'être et le paraître (sincérité) à une représentation associant non-être et paraître (fausseté), il faut un dispositif de transformation : Orgon, caché, entend de ses propres oreilles Tartuffe faire des propositions scabreuses à sa femme. Précisément, la posture de transformation appartient au temps du récit, qui est évacué.

⁶ Je laisse de côté l'interprétation psychanalytique, non sans souligner que les rapports à soi mobilisent les figures du secret (mensonge à soi-même, dénégation, évitement, interrogations qui en cachent d'autres, etc.) et que la cure elle-même est un processus de dévoilement parsemé de stratégies, de prise de conscience et de résistances.

limitation de la connaissance réciproque. Le modèle de la rationalité limitée, qui prend en compte les limitations cognitives des agents, s'ouvre davantage aux opérations réciproques du secret et du dévoilement. Rappelons aussi que la théorie des jeux a exploré la probabilité des conduites en simulant différents écarts épistémiques entre les protagonistes. La théorie des organisations de Crozier et Friedberg (1977) place au centre de son attention le rôle de la gestion de l'information dans les gains et les pertes d'autonomie des acteurs.

C'est surtout Simmel (1991) qui, en faisant de l'étude des interactions l'objet principal de la sociologie, a su montrer avec subtilité et profondeur à quel point les relations sociales, des plus ouvertes aux plus secrètes, sont marquées par les postures du secret et du dévoilement, qu'elles sont donc toutes plus ou moins grevées d'une part d'incertitude et de fragilité. Le mécanisme de la confiance est précisément là pour tenter de réduire cette vulnérabilité. Goffman a repris cette perspective en développant son approche dramaturgique⁷. Pour les besoins de notre propos, insistons sur deux conséquences générales des modulations de la connaissance réciproque.

La première conséquence concerne la structuration des acteurs : ils comportent tous une zone plus ou moins secrète et une zone plus ou moins publique. La zone secrète est pour une part légitimement reconnue (intimité, secret de fonction), l'autre part renvoyant à des comportements, pensées, attitudes dont on préfère ne pas se vanter. À la zone publique appartient la présentation de soi avec ce que cela suppose de biais favorables. L'image trop simple qui vient à l'esprit est celle des cercles concentriques, avec au centre les informations les plus réservées et à l'extérieur les plus publiques. Image trop simple, car les informations que l'on veut soustraire à son patron ne sont pas les mêmes que celles que l'on veut soustraire à son conjoint. Nous interposons donc entre nous et les divers autres ou catégories d'autres, des topographies informatives variables.

Ces topographies sont en relation directe avec les personnes comme acteurs stratégiques ou dramaturgiques. La plupart des relations réservent à chacun une part de coulisses plus ou moins grande, même dans les microsociétés orales. La transparence complète est revendiquée par les tyrans et les amoureux fusionnels. Les parents l'exigent des enfants. Ceux-ci prennent leur autonomie en conquérant leur zone de *privacy*. Les sociétés démocratiques protègent, dans le cadre de la loi, une zone personnelle d'intimité (Moore, 1985 ; Petitat, 2001). Or, accepter un chercheur,

⁷ En psychologie sociale, le recul relatif du comportementalisme au profit de modèles avantageant la cognition et la communication a favorisé la prise en compte des postures de voilement/dévoilement. L'image changeante que nous avons de nous-mêmes, nos attitudes, nos valeurs, nos attributions, nos préjugés, nos perceptions, de même que nos comportements d'aide, d'agression, nos relations interpersonnelles et intergroupes doivent beaucoup aux actions et réactions d'autrui, aux évaluations, aux félicitations, aux critiques, aux non-dits, aux impressions d'authenticité, de fausseté, de formalisme, à notre capacité de mise en scène, d'induction de réactions positives ou négatives à notre endroit, etc. (Valleyrand, 1994).

c'est souvent accepter quelqu'un dans ses coulisses voire dans sa zone intime⁸. Cette contradiction doit être gérée par des dispositifs déontologiques d'anonymat, de protection des données et de consentement libre et éclairé.

La deuxième conséquence concerne la dynamique relationnelle elle-même. Étant donné que les opérateurs de transformation dérivés de l'espace de voilement/dévoilement⁹ jouent un rôle central dans nos relations (entre employés au travail, entre amis, entre conjoints, entre parents et enfants,...), les interventions de recherche bousculant les topographies de la connaissance réciproque entre acteurs sont susceptibles de modifier les dynamiques, éventuellement de façon dramatique. Ce risque impose des précautions déontologiques, dont la mise au secret de certaines informations, informations dont le chercheur pourra malgré tout tirer profit, au prix d'une montée en abstraction au-delà des singularités nominales.

Résumons ce trop bref tour d'horizon. Les approches sociologiques, sous l'angle qui nous intéresse, peuvent être classées en deux catégories : celles centrées sur les œuvres, les institutions, les systèmes de sens et de fonctions et celles centrées sur les acteurs. Les approches causales, fonctionnalistes et structuralistes ignorent les postures du secret, l'herméneutique s'en désintéresse. Finalement, seules les perspectives focalisées sur les acteurs, individuels ou collectifs, leur accordent une place honorable. Cette distinction ne signifie pas que certains chercheurs vont rencontrer les postures du secret et les autres pas ; dès que l'on s'intéresse aux interactions, c'est impossible de ne pas buter sur elles. On peut toutefois les mettre entre parenthèses en portant le regard sur les résultats plutôt que sur les processus. De la même façon, on peut confiner sa vision aux résultats de la science ou au contraire l'élargir à la science en train de se faire. Et dans ce second cas on est obligé de prendre en compte l'espace du secret et du dévoilement, ses rassurantes comme ses inquiétantes postures.

6. L'acteur, la recherche et le secret

Prenons donc le point de vue de l'acteur principal des sciences sociales, c'est-à-dire du chercheur. Ses activités sont normées. Différentes des activités quotidiennes courantes, elles ne peuvent se maintenir dans l'espace qu'elles s'assignent qu'à la faveur de régulations permanentes. Régulièrement des conflits surgissent pour établir ce qui est recevable scientifiquement parlant. Chaque déplacement de frontières – l'accueil par exemple des méthodes qualitatives – est l'objet de débats. La première tâche des chercheurs consiste donc à entretenir au jour le jour l'espace de liberté et d'argumentation scientifique qui est le leur, à revenir sans cesse sur les

⁸ Plus on s'élève dans l'échelle sociale, moins on apprécie être transformé en objet de recherche et plus on ambitionne l'éloge des griots. On compte beaucoup plus d'investigations sociologiques sur les milieux populaires que sur les milieux dirigeants.

⁹ Y compris les opérateurs-opérations : par exemple un contrat trompeur qui modifie subséquemment un rapport de forces ou d'amitié (Petitat et Baroni, 2004 ; Petitat, 2006b).

conditions épistémologiques acceptables du partage des connaissances et à prendre les dispositions nécessaires pour refouler en marge les pratiques qui n'en sont pas dignes. Les codes déontologiques, les évaluations réciproques, les débats et colloques, les échanges nationaux et internationaux, les formations, les concours, les prix, les nominations, les déterminations des politiques scientifiques sont autant de moments témoignant de la vitalité ou des crispations des activités *in vivo* de la communauté scientifique.

Contentons-nous d'évoquer les codes de déontologie (ASA 1999, ISA 2001, AAA 2012) et de montrer ce qu'ils doivent, souvent par la négative, aux postures de voilement/dévoilement. On peut pour simplifier retenir cinq groupes principaux d'interactions de recherche : 1) entre les chercheurs en général, 2) entre les chercheurs d'une équipe de recherche, 3) entre les chercheurs et les cibles de la recherche, 4) entre les chercheurs et les financeurs, enfin 5) entre les chercheurs et les acteurs intéressés par leurs résultats.

1) Les dispositions déontologiques relatives aux échanges scientifiques en général se doivent de rappeler que la connaissance scientifiquement reconnue est indépendante des rapports de force, des intérêts économiques, des croyances religieuses, des convictions politiques et idéologiques, des croyances discriminatoires. Après les expériences de Josef Mengele (docteur en anthropologie de l'Université de Munich et docteur en médecine de l'Université de Francfort) et quantité d'autres expériences scientifiques inhumaines, notamment en psychologie et en biologie, il n'est pas inutile de rappeler que les droits fondamentaux de la personne prévalent dans tous les domaines de la science. Les glissements insidieux sont toujours possibles et, lorsqu'ils se produisent, ils recourent abondamment aux postures du secret.

2) Les relations au sein d'une équipe de recherche ne sont évidemment pas exemptes de rapports de force ni d'intérêts ni d'affectivité. C'est pourquoi les déontologies tentent d'éloigner certaines éventualités comme l'exploitation, le harcèlement, le non reconnaissance des contributions de chacun, la mise à l'écart de certains résultats, le non respect des droits des chercheurs, toutes choses qui préfèrent l'ombre à la lumière.

3) Les relations entre les chercheurs et leurs cibles font l'objet d'une attention particulièrement insistante des déontologies et méritent qu'on s'y arrête un peu plus longtemps. Les codes de déontologie, conscients de l'importance des topographies épistémiques dans la dynamique relationnelle et dans la définition du soi, prévoient de garantir l'anonymat et la vie privée des sujets concernés, sauf si ces derniers ont accepté d'être cités. Si, malgré les précautions, les sources risquent d'être identifiées, elles doivent être informées à l'avance des risques encourus. Le consentement des sujets doit bien sûr être obtenu avant le début des travaux.

Mais ces dispositions classiques sont loin de répondre à toutes les questions. Les recherches elles-mêmes font appel aux figures du secret. Milgram (1963) n'aurait obtenu aucun résultat intéressant s'il avait explicité sa stratégie de recherche à ses sujets. Même chose pour tous les dispositifs utilisant un pseudo sujet complice du chercheur, qui impliquent un mensonge. Le non-dit, l'euphémisme, le mensonge partiel ou complet se glissent assez souvent dans l'explication des buts de la recherche, l'objectif étant d'éviter les biais ou résistances qui pourraient découler d'une connaissance des objectifs visés. Plus exceptionnellement, comme Goffman dans *Asiles* (1968), le chercheur décide de se cacher derrière une autre identité, car c'est le seul moyen d'avoir accès à un terrain (Dargère, 2012).

Dans tous ces cas, l'intention du chercheur n'est pas de transgresser les principes de l'anonymat et de la *privacy*. Ce sont des soucis d'objectivité, d'évitement des biais et d'accès à des terrains qui sont prévalents. La plupart du temps, le chercheur n'a pas en vue les expériences singulières des individus mais des régularités. Quelle que soit son approche, qu'il use d'une démarche phénoménologique, herméneutique ou en termes d'histoires de vie, le chercheur vise presque toujours un au-delà de la singularité et mobilise des concepts abstraits. En centrant son rapport sur ces éléments de synthèse et en ne mobilisant que des citations partielles des sujets interviewés, il parvient à garantir un anonymat acceptable.

Mais un autre cas de figure se présente aussi, où l'intention du chercheur est une intention critique. S'estimant placé devant un dilemme moral, entre les principes de la déontologie scientifique et les transgressions auxquelles se livrent sa cible, il choisit de dénoncer cette dernière, un peu sur le mode du désormais fameux Edward Snowden qui le 9 juin 2013 a choisi de trahir le secret de fonction qui le liait à la NSA (National Security Agency) pour défendre le droit à la *privacy*, qu'il estimait supérieur. Devons-nous aussi assumer, le cas échéant, ce rôle de *whistleblower* ou lanceur d'alarme ? Plus généralement, le rôle critique du sociologue continue d'effrayer. Beaucoup souhaiteraient lui mettre une sourdine, y compris au sein de la discipline, pour qu'elle soit plus respectable. C'est toutefois beaucoup demander à un chercheur placé au cœur des contradictions sociales, de la pluralité des valeurs et de l'explosion des communications. Les sciences sociales font désormais partie de l'effort permanent et important de réflexivité des sociétés sur elles-mêmes, effort évidemment incompatible avec des contributions lénifiantes et un masquage des réalités¹⁰.

Se taire ? Dénoncer ? Au singulier ou en général ? Nous sommes là devant des dilemmes moraux entre lesquels il est impossible de choisir de façon absolue. Seul le contexte permet de décider. Il serait absurde de faire de la défense de la sphère privée un principe absolu qui interdirait toute recherche sur la vie privée des personnes ou celle des entreprises et des administrations. De la même façon que

¹⁰ Notons que les journalistes revendiquent le droit de dire des vérités singulières sans dévoiler leurs sources.

nous devons, dans la vie ordinaire, déterminer continûment la limite entre un mensonge acceptable et un mensonge inacceptable, il faut ici tracer la frontière en tranchant chaque cas particulier. C'est le rôle des comités de discipline, dont les décisions doivent pouvoir faire elles-mêmes l'objet de débats et de critiques.

4) Les relations entre les chercheurs et les financeurs ne sont pas non plus exemptes de postures inacceptables. On connaît le pouvoir de l'argent et les criants besoins des sciences sociales. La question maîtresse ici est celle de l'autonomie du chercheur à l'égard de certains mandataires. Suivant le contexte, la tentation d'accepter sans mot dire des conditions qui ne respectent qu'en partie les standards scientifiques peut se présenter. Les déontologies font donc bien de prévenir des connivences et de marquer le territoire. Parmi les conditions, il faut prévoir : l'autonomie tout au long du déroulement de la recherche, dans la façon de formuler scientifiquement le problème, dans le choix des méthodes, dans le recueil et le traitement des données, dans la rédaction du rapport final. La question de la propriété intellectuelle des données, du droit de publier les résultats ainsi que la possibilité de mettre ensuite les données à la disposition d'autres chercheurs constituent également des points stratégiques, garantissant un éventuel contrôle scientifique par des tiers. La rédaction d'un contrat précisant les rapports du financeur et du chercheur, où il est spécifié que les résultats ne seront pas nécessairement ceux attendus, est une bonne façon de se prémunir contre les pressions indues.

5) Les rapports entre les chercheurs et les acteurs intéressés par leurs résultats. Il s'agit ici des retombées après publication des recherches, en termes de médiatisation et d'expertise. Il serait contradictoire de restreindre le droit du public d'accéder à des informations qui se veulent accessibles à toute la communauté scientifique. Les chercheurs sont donc priés d'accueillir favorablement les journalistes et vulgarisateurs intéressés par leurs travaux. Ils sont tenus cependant de vérifier et d'éventuellement corriger les erreurs d'interprétation, les exagérations, les mésusages, etc. Lorsqu'ils sont sollicités pour expertise, ils doivent avoir l'honnêteté de rappeler les limites de validité de leurs résultats plutôt que d'exagérer leur portée et de céder ainsi à la tentation de gonfler leur propre importance.

Conclusions

L'activité scientifique est une activité sociale qui a connu de nombreuses dérives. Le Dr Mengele sacrifiait les « races » inférieures à la « race » élue. Staline et Lyssenko expédiaient au goulag les tenants de la « biologie de classe ». Dans les régimes réputés démocratiques, de nombreuses expériences psychologiques, biologiques et médicales ont eu lieu à l'insu des sujets (militaires, prisonniers, orphelins, colonisés, pauvres,...), en compromettant leur santé physique ou mentale.

Alexandre le Grand a écrit à Aristote pour lui dire qu'il désapprouvait la publication de ses œuvres : « En quoi donc serons-nous supérieurs aux autres hommes, si les sciences que vous m'avez apprises deviennent communes à tout le peuple ? » (Compayré, 1970, p. 174). Mettre à profit les inégalités de savoir pour asseoir son pouvoir est un rêve tenace, qui succède à celui de la force brute. Dans les contes, c'est une posture incarnée par le renard et plus généralement par le personnage du trickster, qui vient à bout de la force au moyen de la ruse. Dans l'imaginaire contemporain, le pouvoir s'appuie souvent sur le savoir scientifique.

La science, activité ouverte sur un espace argumentatif démocratique, produit des connaissances qui peuvent très bien être mises au service de l'asservissement d'autrui. Le dernier exemple en date est celui d'Internet, produit technoscientifique dont on a de multiples fois vanté les mérites en faveur de la libre expression et de la libre discussion. Le programme *PRISM* de la *National Security Agency* américaine nous révèle l'envers de la grande toile : tout ce qui passe par elle peut être aisément intercepté. Les messages des terroristes certes, mais aussi ceux des adversaires politiques en général, ceux des hommes d'affaires, jusqu'à ceux des citoyens ordinaires... Certains la croyaient vaincue et voilà que l'hydre revient, avec la même arme que celle qui a fait trembler quelques régimes autoritaires. Ces mouvements rapides de réversibilité sont communs dans l'espace de voilement /dévoilement.

Qui a encore l'audace de se proclamer avant-garde éclairée, cette posture de prophète reprise par tant de penseurs et notamment par les idéologues marxistes du dévoilement militant ? Être sûr de détenir la vérité rend souvent agressif et méprisant. La critique sociale n'a pas besoin du charisme du prophète. Nous pouvons travailler à maintenir vivantes les valeurs de la démocratie en donnant des armes aux plus faibles, en découvrant le jeu des plus forts et en renforçant partout les lieux de débats et de prise de conscience, en apportant les résultats de nos recherches et en discutant de leurs implications.

Terminons sur quelques craquements que nous entendons à l'horizon. Ils surviennent à l'intersection de l'ingénierie biologique, de l'informatique et des nanotechnologies. Ils s'appellent OGM, cellules souches, cyborg, *brain readers*, robots. Partout des mesures légales sont prises, des comités de bioéthique institués, afin de réguler ces domaines de recherche et de pratiques. Industriels et nombre de chercheurs renâclent. Une telle situation, caractérisée par des tensions et des intérêts contradictoires considérables, est éminemment favorable au jeu avec les règles, aux interprétations des limites, aux tricheries, à la recherche de législations nationales plus favorables, au lobbying, à l'insistance sur les bénéfices possibles ou sur les risques.

Les recherches en neurosciences, notamment parce qu'elles bouclent la boucle du chercheur et de ses objets sur son cerveau, son outil principal de recherche, sont particulièrement dramatiques pour l'espace du secret et du dévoilement, car elles

pourraient rendre visibles des états mentaux jusqu'ici invisibles et priver ainsi le secret de son levier le plus fondamental. Les progrès des *brain readers* sont particulièrement rapides : certains exosquelettes et membres artificiels captent déjà directement les injonctions du cerveau ; la lecture d'un projet d'action ou d'une image mentale suivra bientôt. Voilà qui ouvrira des possibilités vertigineuses en sciences humaines, aussi bien dans le rapport à soi que dans le rapport à autrui. Pour les États ou les mafias, plus besoin de torturer, d'isoler, de terrifier, de droguer pour faire avouer. Le lecteur de cerveau livrera le texte et les images. Et chaque matin nous pourrons au réveil projeter sur le mur de la chambre à coucher nos inventions oniriques de la nuit. « Voyons voir de quoi tu as rêvé cette nuit... ». Notre espace privé est à l'évidence modulé par chaque culture, mais il repose sur un socle naturel offert par la nature cachée de nos états mentaux. Les *brain readers* pourraient bientôt faire sauter cette barrière naturelle. Ce qui fera de l'espace privé de l'acteur quelque chose de purement conventionnel et exigera de revisiter nos déontologies.

Références

- AAA American Anthropological Association (2012). *Statement on ethics : principles of professional responsibility*. Retrieved from : <http://www.aaanet.org/profdev/ethics/>
- ASA American Sociological Association (1999). *Code of ethics*. Retrieved from: <http://www.asanet.org/images/asa/docs/pdf/CodeofEthics.pdf>
- Berthelot, J.-M. (1990). *L'intelligence du social*. Paris : PUF.
- Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction*. Paris : Minuit.
- Byrne, R.W., & Whiten, A. (1988). *Machiavellian intelligence : social expertise and the evolution of intellect in monkeys, apes and humans*. Oxford : Clarendon Press.
- Cohen, H. F. (2010). *How modern science came into the world*. Amsterdam : Amsterdam University Press.
- Compayré, G. (1970). *Histoire critique des doctrines de l'éducation*. Genève : Slatkine.
- Crozier, M. & Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système*. Paris : Seuil.
- Dargère, C. (2012). *L'observation incognito*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Eco, U. (1992). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1968). *Asiles*. Paris : Minuit.
- Greimas, A. J. (1983). *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris : Seuil.

Harris, P. L. (1991). Monster, ghost and witches : testing the limits of the fantasy-reality distinction in young children. *British Journal of Developmental Psychology*, 9, 105-123.

http://www.isa-sociology.org/about/isa_code_of_ethics.htm

ISA International Sociological Association (2001). *Code of ethics*.

James, W. (1901). *Principles of Psychology*. London : Macmillan.

Koyré, A. (1962). *Du monde clos à l'univers infini*. Paris : PUF.

Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.

Milgram, S. (1963). Behavioral study of obedience. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 67, 371-378.

Moore, B. (1985). Privacy. *Society*, 22 (4), 17-27.

Osler, M. J. (2000). *Rethinking the scientific revolution*. Cambridge : Cambridge University Press.

Petit, A. (2001). Tyrannie de la transparence et transformation des frontières privé/public. *Revue des Sciences Sociales*, 28, 40-47.

Petit, A., & Baroni R. (2000). Dynamique du récit et théorie de l'action. *Poétique*, 123, 353-379.

Petit, A. & Baroni R. (2004). Récits et ouverture des virtualités. La matrice du contrat . *Vox Poetica*. Retrieved from: <http://www.vox-poetica.org/t/articles/pbar.html>

Petit, A. (1998). *Secret et formes sociales*. Paris : PUF.

Petit, A. (2000). *Secret et lien social*. Paris : L'Harmattan.

Petit, A. (2005). Le pluralisme sémantique, entre structure et action. In D. Mercure (Ed.). *L'analyse du social. Les modes d'explication*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 203-214.

Petit, A. (2006a). Fiction, pluralité des mondes et interprétation. *A Contrario*, 4 (2), 85-107.

Petit, A. (2006b). La matrice interactive du don. *Revue Européenne des Sciences Sociales*, 44, 134, 215-230.

Petit, A. (2009). *Le réel et le virtuel. Genèse de la compréhension, genèse de l'action*. Genève-Paris : Droz.

Petit, A. (2010). *La pluralité interprétative*. Paris : L'Harmattan.

Piaget, J. (1932). *Le jugement moral chez l'enfant*. Paris : PUF.

Serres, M. (2001). *Hominescence*. Paris : Le Pommier.

Simmel, G. (1991). *Secret et sociétés secrètes*. Paris : Circé.

Titus, S.L., Wells, J. A., & Rhoades, L.J. (2008). Repairing research integrity. *Nature*, 453, 980-982.

Valleyrand, R. J. (1994). *Les fondements de la psychologie sociale*. Montréal : Gaëtan Morin.

Weber, M. (1971). *Economie et société*. Paris : Plon.

